

DU RÉGIONALISME A L'UNIVERSEL

FÉRAOUN

écrivain kabyle

par Emmanuel Roblès



Mouloud Féraoun.

A U printemps de 1950, après des années de séparation, je retrouvai Mouloud Féraoun dans des circonstances assez curieuses. J'avais accompagné à Taougmount-Azouz, en Haute-Kabylie, la troupe du « Théâtre de la Rue », dirigée par Paul Génès, qui allait représenter dans ce village une des meilleures farces de Garcia Lorca : « Le Rétable de Don Cristobal ».

De Taourirt-Moussa, dont il dirigeait l'école, Féraoun était monté pour assister au spectacle et me rencontrer.

Le soir, après la représentation qui avait enchanté toute la population masculine (et une partie de la féminine aux aguets derrière les fenêtres) nous nous promenions sur un petit chemin en bordure du village et qui domine la vallée. Nous échangeons des souvenirs, évoquons nos anciens professeurs, nos anciens camarades, tandis que la nuit, comme un immense rideau, descendait sur l'âpre décor du Djurjura. Sur les pentes, entre les haies de cactus et les files d'oliviers ou de figuiers, d'indolentes fumées signalaient des hameaux que l'on ne découvrait pas du premier coup d'œil, tant ils se confondaient avec la terre, s'amalgamaient pour ainsi dire au paysage par leurs toits de tuiles brunes et leurs murs de pierre sèche. Avec l'obscurité, une vaste paix s'étendait à l'infini et du fond des ravins, des bergers attachés lançaient de longs et mélancoliques appels.

C'est là que Féraoun me confia qu'il s'était mis à écrire, qu'il voulait parler de ce monde qui était le sien, témoigner sur ces êtres, sur ce peuple auquel il appartenait.

Il avait cette voix feutrée, un peu étouffée, qu'il prend lorsqu'il s'enhardit à vous entretenir de lui-même. Et comme je le pressais de questions, lui demandais à lire le manuscrit, il se replia dans sa modestie coutumière, se montra évasif. Oui, plus tard. Il faudrait en reparler plus tard. Beaucoup de travail restait à faire. Il se cherchait encore. Il n'était pas assez sûr de lui..



À la Nuit du Cinéma : de g. à dr. :
Emmanuel Roblès, Danièle Delorme, Féraoun.

Mais à l'automne je reçus « Le Fils du Pauvre » avec cette dédicace significative : « A R., au risque de lui paraître ridicule. » Ainsi, trop discret pour consulter ses amis ou les mettre à contribution, trop sceptique à son égard pour penser qu'un éditeur s'intéresserait à son œuvre, il avait lui-même assuré l'impression de son livre.

Ce que fut le succès du « Fils du Pauvre », on le sait. Après le premier tirage à compte d'auteur, épuisé en quelques semaines, parut au Seuil une nouvelle édition légèrement remaniée. Plusieurs critiques placèrent Féraoun dans la lignée des grands conteurs comme Maxime Gorki, Jack London, Panait Istrati, issus du peuple et tirant de lui leur inspiration.

« Le Fils du Pauvre » est l'histoire poignante d'un enfant, fils d'un misérable paysan de Kabylie qui, jour après jour, fait le dur apprentissage de la condition d'homme. Mais il y a en lui un élan de plante vivace qui se développe en dépit des pires difficultés. Tout le récit, d'une ligne simple, est d'une sincérité bouleversante.

Deux ans plus tard, Féraoun publia « La Terre et le Sang », un véritable roman, cette fois.

A travers l'aventure d'Amer qui revient au pays natal avec une épouse française, toute la Kabylie est évoquée et non pas dans son pittoresque touristique mais dans sa vérité profonde, avec ses villages surpeuplés, ses collines arides, ses émigrants en exil dans les faubourgs de nos villes industrielles ; avec aussi, ses traditions, ses coutumes et toute une sagesse et une noblesse venues du fond des âges.

A l'époque où parut « La Terre et le Sang », Féraoun avait quitté Taourirt pour s'installer à Fort-National. J'ai une lettre de lui, pleine d'humour, qui me décrit l'emménagement et les nombreuses surprises que celui-ci procura à sa famille. Quitter un village perdu dans la montagne pour habiter un bourg

cù l'on rencontre des camions, des autocars, des voitures d'enfant (celles-ci bien plus étonnantes que les premiers !) où l'on voit des cafés, une église, domaines interdits et mystérieux ; pénétrer dans une maison où il suffit de tourner un bouton pour que jaillisse la lumière dans de minuscules bouteilles de verre pendues au plafond ; tirer sur une chaîne pour provoquer une cascade, ô miracle de la chasse d'eau ! tout cela formait pour les cinq fils de Féraoun un univers nouveau, insoupçonné, rempli de merveilles. Huit jours plus tard, bien sûr, ce monde de féerie avait perdu, par accoutumance, tous ses attraits.

Pour célébrer le Prix Populiste qui venait de couronner « La Terre et le Sang », l'éditeur organisa en l'honneur du lauréat un de ces cocktails où l'on regroupe des écrivains célèbres, des poètes obscurs, des journalistes blasés ou goquenauds, des jeunes filles aux joues creuses et aux cheveux collés le long du visage, et, surtout, de charmantes vieilles dames très affairées et très volubiles.

Féraoun dut leur plaire tout particulièrement car elles l'entourèrent à un certain moment, l'isolèrent, froufroutaient et jacassantes, et il répondait avec patience et gentillesse à leurs questions les plus saugrenues, mais son regard m'appelait au secours :

- Et Madame votre épouse est voilée peut-être ?
- Pas du tout !
- Merveilleux ! Non, n'ajoutez rien ! Vous êtes progressiste ! Pas un mot ! Je comprends !
- Mais en Kabylie, nos femmes ne...
- Vous en avez donc plusieurs ! Comme c'est passionnant ! Racontez-moi ça !...

Il flanchait, manifestement, et s'épongeait le front comme un zoologiste capturé par les singes. Mais je ne bronchai pas, je le laissai pour qu'il connût l'ivresse de la gloire, et jusqu'à certains de ses aspects les plus inattendus. A la fin, Jean Cassou le libéra.

Dans la semaine qui suivit nous visitâmes Paris, je l'entraînai avec Danièle Delorme à la Nuit du cinéma ; il me montra l'usine où autrefois son père avait travaillé comme manœuvre ; il rendit visite aux exilés de son village qui s'étaient groupés dans un coin de Belleville. Là, en se serrant beaucoup, ils parvenaient à contenir la lancinante nostalgie des collines de Tizi-Hibel... Peu après « La Terre et le Sang », que l'on commençait à traduire à l'étranger, Féraoun publia à Alger, chez Baconnier, un recueil d'essais illustrés par Charles Brouty. Ces « Jours de Kabylie » constituaient une suite de savoureuses pochades, écrites en marge de son œuvre, mais ils incitèrent de bonnes âmes à ne voir en Féraoun qu'un écrivain régionaliste, un conteur de folklore, confiné dans une observation étroite et immédiate.

Mais le nouveau roman de Féraoun, « Les Chemins qui montent », paru au Seuil, ridiculise un tel jugement. Si ce livre peut mériter l'étiquette un peu dépréciatrice de « régionaliste » alors celle-ci doit couvrir aussi l'œuvre d'un Lorca ou d'un Giono. En effet, comme Lorca avec l'Andalousie, comme Giono avec la Provence, Féraoun a pris appui sur tout son petit peuple de Kabylie mais pour atteindre à l'universel. C'est Ferdinand Duchêne qui reste le véritable « chantre régionaliste » de la Kabylie car lui n'a vu de cette terre et de ses habitants que le pittoresque facile qui amuse l'œil ou les particularismes qui étonnent l'esprit de l'étranger. Au contraire, Féraoun s'arrête peu à ce pittoresque et n'utilise jamais ces particularismes à des fins purement documentaires. Il ne s'en sert que pour découvrir les êtres, les mettre à nu, saisir leur âme dans son éternelle vérité.

Ainsi pour l'aventure d'Amer et de Dehbia dans « Les Chemins qui montent. »

Amer est né d'un père kabyle et d'une mère française. Dehbia, à sa naissance, a reçu le baptême. Ce sont donc deux créatures qui ne seront jamais acceptées pleinement par la communauté kabyle, farouchement enfermée dans ses traditions ancestrales, ni par la communauté européenne nourrie de préjugés et infatuée de sa prétendue supériorité raciale.

Cette situation dramatique s'aggrave encore pour Amer du fait qu'il a reçu en France une certaine éducation, une certaine formation, et qu'il transporte avec lui, comme un virus, des idées qui menacent l'ordre reconnu, accepté, dans l'une et l'autre communauté. Le drame d'Amer est donc en premier lieu celui d'un homme repoussé par une société parce qu'aux yeux de celle-ci il est porteur d'un signe qui l'en écarte. (Comme le juif dans l'Allemagne hitlérienne, le noir aux USA, etc). Il se double du drame de l'individu en révolte contre les règles de vie particulières à son milieu et il se complique de cet amour qu'Amer porte à Dehbia qu'il a peut-être choisie parce que, comme lui, elle est « en marge ».

On le conçoit, un tel livre ne flatte guère le goût de beaucoup de lecteurs pour les œuvres de délasserment ou d'évasion. Il oblige au contraire à l'attention, tant ses prolongements sont nombreux. Il requiert aussi ce petit courage qu'il faut pour s'examiner soi-même, s'interroger, se juger. Il contraint, en somme, à s'avouer solidaire d'un ordre, c'est-à-dire plus ou moins complice.

Si « La Terre et le Sang » décrivait l'âme de la Kabylie d'autrefois, isolée, repliée sur elle-même, dans ses rites, ses croyances, ses traditions, « Les Chemins qui montent » évoquent la Kabylie d'hier, déjà ébranlée, troublée, par les chocs à sa porte d'une civilisation plus entreprenante et dynamique. On peut donc penser que le troisième volet du triptyque s'inspirera des événements actuels, considérés dans la perspective de cette confrontation.

Mais à ce sujet je n'ai aucune confiance de Féraoun, Féraoun le sage, Féraoun le modeste, qui loin de la vaine agitation des milieux littéraires, construit son œuvre parmi les siens, avec l'application obstinée des gens de sa terre.

Emmanuel ROBLÈS.

Paysage de Kabylie : le village d'Ighil-Ali. Au 1^{er} plan des oliviers ; au fond les monts des Bibans couverts de pins d'Alep.

